



**Des espaces de l'errance aux lieux de la culture dans
les *Isfra*, poèmes de Si Mohand, recueillis par Mammeri**

**From wandering spaces to places of culture in *Isfra*, poems
by Si Mohand, collected by Mammeri**

Dahbia Sidi Said

Université Mouloud Mammeri, Algérie, mmeberki@gmail.com

Article information

History of the article- Historique de l'article

Received: 23/11/2018

Accepted : 29/04/2019

02/06/2019

Abstarct (Time New Roman 9, Gras, Espacement Avant et Après 12pt, Interligne Simple)

This work dealing with Mammeri is a lecture of Si Mohand's poems left as a popular leg to berber society, without the researches of Mammeri this society would lose this literary monument which was the bard's poems and the history of cultural and social identity, because the Mohandian's poems are such a witness of Algerian and berber society under the occupation.

Keywords: Poems, society, culture, Si Mohand, kabyle.

Résumé

Le présent travail sur Mammeri, est une tentative de lecture des poèmes de Si Mohand légués à la société berbère en général qui aurait pu perdre cette identité non seulement littéraire des poèmes du barde, mais aussi une identité culturelle, puisque les poèmes mohandiens sont un des rares témoignages sur la société algérienne et berbère sous l'occupation française.

Mots clés : Poésie, Si Mohand Ou Mhand, Société, culture, kabyle

Auteur correspondant : Dahbia Sidi Said, mboukhelou@gmail.com

ISSN: 2170-113X, E-ISSN: 2602-6449,



Published by: Mouloud Mammeri University of Tizi-Ouzou, Algeria



Introduction

Le présent travail a pour objectif de revenir sur un aspect du *projet fondateur* de Mouloud Mammeri, qui consistait à diffuser et à sauvegarder la culture kabyle et berbère menacées de disparition. « *Son engagement de sortir les siens du silence pour les faire accéder à l'Histoire* », a commencé par le genre romanesque en 1952, pour s'étendre, des années plus tard, à plusieurs domaines qui sont à même de rendre compte d'une culture et d'un savoir universels. Ainsi, c'est dans cette optique que s'inscrit ce travail sur les *Isfra de Si Mohand*. Un projet s'inscrivant dans le prolongement d'une carrière qui n'a cessé de réclamer place à cette culture, dans un pays miné par la dictature oppressante de l'ennemi pendant l'occupation et celle, plus dangereuse, de l'après indépendance.

Edité pour la première fois en 1969 à Paris, le livre a connu un grand succès puisqu'il a été réédité plusieurs fois du vivant de l'auteur. L'ouvrage est consacré à la poésie de Si Mohand Ou Mhand qui apparaît dès les premières pages comme un poète et un homme exceptionnel. Aussi, il s'agit de voir pourquoi Mammeri a rassemblé cette poésie ? Quelle est l'utilité de cette poésie dans la problématique de la sauvegarde ? Pourquoi un autre livre sur Si Mohand ? Quelle est la singularité de Mammeri par rapport aux versions de Boulifa et de Feraoun ?

L'étude de la poésie de Si Mohand se heurte à la difficulté que présuppose le phénomène de l'oralité. En effet Si Mohand n'a pas transcrit sa poésie (même si Mammeri suppose cela). D'autres ont entrepris la tâche de la rassembler. Ainsi nous procéderons d'abord par présenter le recueil de Mammeri et de le comparer aux versions de Feraoun et de Boulifa dans un premier temps et nous tenterons de comprendre par la suite pourquoi Mammeri a entrepris la tâche ardue de recueillir, de classer, de commenter et de traduire les poèmes de Si Mohand.

Mammeri rédige le récit de la vie de Mohand Ou Mhand Ait Hamadache qui serait né vers 1845 à Icheraïouèn, village rattaché à Tizi Rached du côté des Ait Irathèn. La date est difficile à fixer car ce n'est qu'en 1891 que l'état civil a été établi. Son lieu de naissance est déjà une prémonition pour l'existence qu'il devait vivre : son père est originaire d'Aguemoun, un village voisin de Fort National. À cause d'une histoire de vengeance familiale, le père de Si Mohand a dû fuir le village avec ses frères. La famille s'est réfugiée chez les Icheraïouèn, un village situé sur la crête de Fort National. Ce n'est pas tout, car après la défaite militaire de 1857, le Général Randon fit exproprier les habitants du village pour dresser un Fort de surveillance. De ce fait, la famille du petit Mhand s'exila encore dans un village appelé Akbou - disparu de nos jours -. Mouloud Mammeri soutient même que le petit n'était même pas né dans leur troisième lieu d'exil. Il serait né, plutôt, dans le village de sa mère à Oumalou.

À peine âgé d'une dizaine d'années, Mhand est déjà marqué par le drame de l'exil et de l'errance. À Sidi Khelifa, la dernière demeure familiale près de Tizi Rached, Mohand passa une enfance heureuse. Une vie apparemment sans soucis s'annonçait pour lui mais, cela ne devait pas durer longtemps puisque le Mouvement Insurrectionnel de 1871 vint déranger cette quiétude. Accusée d'avoir pris part au soulèvement, la famille de Mohand fut anéantie, le père exécuté et ses biens confisqués. La famille se

dispersa chez des amis et des proches dans les villages voisins, et son frère s'enfuit à Tunis.

L'enfant connut donc très tôt l'errance et l'exil, et c'est comme si tout avait été dit une fois pour toutes. Tout s'est donc passé comme si au moment de s'engager dans la carrière du verbe et de la rime, l'homme-devenu poète- ne pouvait échapper à ce qui avait marqué ses premières années : l'errance.

La poésie mohandienne du temps du poète appartient à une société qui en fait un usage quotidien et qui était source de sagesse. La littérature kabyle ou, même berbère, de la fin du XIX siècle ignore la plupart du temps, l'appui de l'écriture. De génération en génération, le savoir et l'héritage culturels se transmettaient de bouche à oreille. La littérature nous est parvenue, comme le rappelle Mammeri, grâce aux causeries qui, à l'heure du coucher, autour du feu, réunissaient plusieurs assistants les initiant aux généalogies des familles, récits historiques, légendes, contes, fables, proverbes, énigmes et qui constituent l'essentiel de cette littérature appelée orale. Paul Zumthor disait dans l'"*Introduction à la poésie orale*" :

Le caractère populaire de la littérature orale apparaît bien clairement en Afrique noire, à cet état de survivance traditionnelle où elle est liée à la vie quotidienne. Les mères qui chantaient une berceuse, les enfants qui jouent aux devinettes, sont des porteurs exemplaires de quelques pratiques élémentaires... Cette littérature populaire orale est pulsionnelle, désirable, donc expressive et communautaire, ainsi en même temps communicationnelle. (Zumthor, 1983)

La littérature orale est l'ensemble de tout ce qui a été dit de façon esthétique, conservé et transmis verbalement par un peuple, et qui touche la société entière dans tous ses aspects.

Les pratiques rituelles de la transmission culturelle en Afrique noire, s'applique à quelques exceptions de la transmission du savoir, des us et coutumes en Kabylie. Ce concept de littérature devient alors très ambigu, car littérature vient de lettres signifiant écriture. Il est vrai que l'oralité ne constitue pas en soi, une infirmité condamnable. C Lévi Strauss n'a-t-il pas démontré que l'avènement de l'écriture, quels qu'en soient les nombreux bienfaits, n'exprime pas nécessairement un accès à un niveau supérieur de culture ? La littérature grecque n'a-t-elle pas produit ses plus purs chefs d'œuvre, *L'Iliade* et *l'Odyssée* à une époque où l'oral dominait largement l'écriture ? Autre difficulté que soulève Mammeri et qui a permis cependant la conservation et la mémorisation de la poésie mohandienne est la mystification des poètes que l'esprit populaire élevait au rang des prophètes. Mammeri parle de la mission des poètes comme des êtres privilégiés qui ont reçu le don, la grâce de saisir pleinement les pensées et les émotions humaines et de pouvoir les transmettre. Le poète prophète s'applique parfaitement au cas de Si Mohand qui était vénéré (l'épisode de l'ange), entouré de récits qui s'apparentaient à certains égards à une véritable épopée médiévale. Cette sacralisation, souligne Mammeri, était un des obstacles au tri des véritables poèmes de Si Mohand.

Des témoignages rapportés dans *Les Isefra de Si Mohand*, attestent que Si Mohand n'a jamais consenti à réitérer ses poèmes. On sait par

l'entremise de quelques-uns de ses amis que Mohand composait des poèmes en chaque occasion, à l'improviste, sans préméditation ni préparation.

Nous savons par ailleurs, que hormis la formation coranique des Medersas suivie par Si Mohand quelques temps pendant sa jeunesse, la connaissance des règles de son art et des théories poétiques demeure très rudimentaire, voire inexistante. Il n'a jamais fréquenté les écoles et n'a jamais été, selon le témoignage de Mammeri, en contact avec des spécialistes de la poésie.

L'œuvre de Si Mohand, nous est parvenue grâce à Boulifa au début du XX^{ème} siècle et elle a été rééditée et présentée par T. Yacine. 1990. Boulifa ouvre son *Recueil de poésie kabyle*, par la poésie de Si Mohand. Il a présenté une centaine de poèmes sans répartition thématique. Les poèmes sont tous traduits en français. Des années après le recueil de Boulifa, Mouloud Feraoun, 1960 entreprend une collecte des poèmes de Si Mohand. A l'instar de Boulifa, le travail de M. Feraoun, *Les poèmes de Si Mohand* réédité par Tassadit Yacine (1990), s'est limité grosso modo au repérage et à la classification des poèmes. Il les a ainsi séparés, pour la première fois, en cinq thèmes dominants à savoir :

- I. L'amour et la femme (04 poèmes)
- II. L'insatisfaction : A la recherche du bonheur (06 poèmes)
- III. L'amitié bafouée (11 poèmes)
- IV. Maladie et résignation (18 poèmes)
- V. Voyage de SI Mohand de Maison Carré à Michelet (13 poèmes) en sommes 53 poèmes.

Dans son travail sur le poète, M. Mammeri a également entrepris une collecte et une traduction des poèmes mohandiens. Cette tâche de sélection et de tri, jointe à une importante étude sur la vie et la métrique des Isefras de Si Mohand, confère à cet ouvrage une place de prestige parmi les études parues sur le poète.

Après une longue introduction (100 pages), il répartit l'œuvre composée de 286 poèmes en six chapitres thématiques. Chaque thème comprend des sous-thèmes. Mammeri les a classés dans une série d'épreuves en respectant l'ordre suivant :

- I. l'épreuve du siècle (qui se compose de 55 poèmes)
 - Jadis et maintenant
 - Quatorzième siècle
 - Homines novi
- II. L'épreuve de l'exil (qui se compose de 46 poèmes)
 - Aids
 - Nostalgie
- III. L'épreuve de l'amour (qui se compose de 46 poèmes)
 - Jeux
 - Séparations
 - Edens perdus
- IV. l'épreuve des compagnons (qui se compose de 38 poèmes)
- V. L'épreuve du destin (qui se compose de 24 poèmes)
 - l'un l'autre

- prières
- VI. L'épreuve de la fin (qui se compose de 60 poèmes)
 - la vieillesse
 - le pèlerinage de l'adieu
 - le dernier voyage

1. Représentations socioculturelles de la kabylie « des Isefra »

Mammeri souligne que le fonctionnement interne des poèmes mohandiens répond à une rigueur d'organisation qui suppose souvent la présence de deux structures sémantiques de composition binaire. « La symétrie y est présente en abondance, en particulier dans le procédé des oppositions binaires qui réduisent l'*asefru* « poème » à deux tableaux très exactement contrastés sur lesquels le poète place comme des étiquettes deux termes antinomiques : *Zik...tura*, jadis... maintenant, *albaad...albaad*, l'un...l'autre; *albaad...nek*, tel...moi. » (Mammeri 1982 : 80). Une multitude de poèmes mohandiens s'articulent sur une opposition entre autrefois et maintenant ou entre *les autres et lui*.

Force est de constater que ces oppositions binaires n'ont pas pour unique but de montrer un poète en mal de vivre, mais de révéler aussi les travers d'un individu, d'un citoyen en quête d'une identité impossible à réaliser en ce début du siècle passé. Une des particularités de cette poésie, c'est qu'elle n'est pas, et ce sur le plan thématique, comparable à la poésie occidentale. En effet, si cette dernière est particulièrement tournée vers un but esthétique et imagé, la poésie de Si Mohand constitue un document historique et géographique. En parcourant ces oppositions binaires entre lui et les autres ou encore entre la ville et le village, le poète dresse le modèle du vrai kabyle, gardien farouche de ses valeurs. Plusieurs poèmes dressent le portrait de ceux qui sont *Mturni* « qui ont changé d'idéologie, de religion ou de nationalité. » L'espace rural s'oppose à l'espace urbain à titre d'exemple, et devient un lieu de débauche et de perte de valeurs ancestrales.

1.1. L'espace urbain

De son village natal au premier lieu d'exil, Mammeri n'a pas pu retracer l'itinéraire du poète, mais en nous tenant aux villes évoquées, nous pouvons remarquer que sa poésie foisonne de noms de villes et contrées très connues. Il parcourt le pays et atteint, le plus souvent à pied, des villes éloignées les unes des autres. Alger est évoquée de manière récurrente dans ses poèmes. La capitale représente pour lui le confluent de plusieurs contradictions : elle est à la fois ville de progrès et ville avilissante.

A Alger, il séjourne à la Casbah, à la rue de la Lyre pour aller visiter quelques connaissances de sa région. C'est dans cette ville aux pulsations européennes que la jeunesse kabyle, face aux déceptions de la vie urbaine, succombe aux tentations et renonce au respect des valeurs ancestrales comme en témoignent ces strophes montrant l'image des Kabyles à Alger, uniquement préoccupés par le gain d'argent :

Des espaces de l'errance aux lieux de la culture dans les *Isfra*, poèmes de Si Mohand, recueillis par Mammeri

*Lezzayer tamdint ilhan
tebna s lmiẓan
mkul azniq degs aâssas*

en Alger la belle ville
avec art bâtie
chaque rue a son gardien

*Aṭas bbwidak izhan
rebhen lwizan
kul lxir yugar fellas*

beaucoup y vivent
y gagnent des louis
ont de tous biens profusion

*Albââd ilehhu deg-zenqan
Di Sidi Remḍan tafat ur tedhir fellas [...]
Leqbayl ziy tturḥan qqwlen d Rṛuman [...]*

un autre erre dans les rues
A Sidi Ramdane
sans qu'aucune lumière luise
pour lui (Poème 69)

D'autres petites villes de l'Algérois témoignent du déplacement incessant du poète comme son passage à El Harrach, (Maison Carrée). Mammeri souligne à cet effet :

« Il part d'Alger et par Maison Carrée et l'Alma atteint le pays kabyle, qu'il traverse par petite étapes : Menerville, Bordj Menaiel, [...] Boukhalfa, Tizi Ouzou [...] Michelet, Tirourda, Akbou [...] Sidi Aich, Sétif. Les stations sont ensuite plus espacées : Bône, Collo, Tunis enfin ». (Mammeri 1982 : 22)

Nombre de ses déplacements n'évoquent que les mœurs de la ville. Blida est montrée comme une ville occidentale dont les nombreux privilèges constituent des appâts pour une jeunesse venue y travailler mais qui finit par s'enliser et s'avilir.

*Hatiten akw di leblida
tarrawt l-lyerba
di zznaqi la ẓhewwiṣen*

ils sont tous là-bas à Blida
les enfants de l'exil
à errer dans les rues

*Tissit ennsen di ttberna
uṣṣi yef ṭtabla
tiqcicin akw garasen*

ils boivent dans les tavernes
mangent à table
avec des filles tout parmi eux

*Abrid lġema' a-gâadda
Lmiser d lmersa
yer Dehbiyy' ay d ttasen*

ils sont venus par le chemin de Djemaa
ont fait escale à El miser
chez Dehbia leur lieu de rendez-vous
(Poème 62)

Dans ce poème, Si Mohand évoque l'errance des jeunes gens dans les rues de Blida dont les tentations leur font oublier les convenances des villages et le respect des valeurs. Il décrit la déchéance de cette jeunesse qui fréquente les lieux interdits comme les tavernes et les filles de mauvaise vie. C'est un tableau de l'état de toute une Kabylie oubliée de ses valeurs qu'il ne cesse de décrier.

Ces vers montrent la métamorphose des Kabyles due à l'espace urbain. Dans sa poésie, il évoque souvent les villes comme étant synonymes d'une vie

nouvelle obéissant à d'autres lois et valeurs que celles de son peuple. C'est à juste raison qu'il dit des villageois qui arrivent à Bône

Leqbayl ziy ttunen Les Kabyles ont apostasié
Qqwlen d rruman Ils sont redevenus romains (poème 69)

De ses pérégrinations dans l'Est du pays, Annaba était sa ville préférée. Cette préférence peut s'expliquer par la présence de nombreux villageois de sa région, rescapée du drame de 1871, qui y étaient employés comme ouvriers agricoles ou mineurs, et qui nous permettent de suivre justement le tracé de l'exode kabyle après le drame. Cette ville a donc bel et bien accueilli à la fin, la population kabyle. C'est une ville qui lui a offert à lui et à ses frères à maintes reprises du travail. Comme il le dit nettement dans cette strophe :

Nufa lxir deg Laeruba j'ai reçu l'hospitalité chez les campagnards
- *lbled Aannaba* de la région de Bône
Neçça ayrum garasen Parmi eux j'ai gagné mon pain (poème 64)

Pour se rendre à "Annaba", il avait coutume de passer par Michelet et le Col de Tirourda. Il atteignait ensuite Tazmalt puis Mehdellah, Maillot, pour rejoindre Carrée et atteindre Skikda et son havre Annaba. Si Mohand était très attaché à Bône, ville qu'il évoque sans cesse dans ses poèmes à titre d'exemple :

Teqqwel Aannaba d Bushel Bône est devenue Boushel
§er medden akw teshel chacun y rentre facilement revient (poème 68)

Ddi§ iv d was j'ai marché nuit et jour
deg -durrar Aqnnaba. Parmi les monts de Bône (poème 67)

Atas ay -geggwan aâwin [...] beaucoup ont préparé des provisions [...]
ad ôuêen §er Aannaba pour aller travailler à Bône.(poème 66)

Si Mohand était très connu et respecté à Annaba. Il y avait séjourné à plusieurs reprises, gagnant sa subsistance grâce à de petits métiers qu'il accomplissait. Il n'a pas manqué de rendre hommage à l'hospitalité des habitants de cette ville où il a trouvé refuge, comme le montre la strophe suivante :

Nufa lxir deg Lâaôuba j'ai reçu l'hospitalité chez les campagnards
l-leblad Aannaba de la région de Bône (poème 64)

Mammeri soutient que : « De Annaba Si Mohand se rendait à Skikda (Philippeville) pour rejoindre des amis et d'anciens compagnons. De là il traversait Ain Rokham, réputée pour ses carrières de marbre. Il lui arrivait aussi d'aller aux nouvelles de connaissances établies à Constantine ou à Guelma qu'il rejoignait toujours à pied. A Skikda, Saint Charles, Si Mohand s'était enlisé dans des milieux vicieux. :

Des espaces de l'errance aux lieux de la culture dans les *Isfra, poèmes de Si Mohand*, recueillis par Mammeri

Yugi wul iw ad itub mon Coeur rebelle au repentir
Ad fukken lâayub refusait d'oublier ses vices
Alarmi d âadda\$ Sancaô jusqu'à ce que j'eus passé Saint-Charles.

Du "Kheroub" il passait à "El Qala" la Calle et poussait toujours à pied jusqu'à Tebessa qu'il gagnait tout extenué, regrettant de n'y avoir pas été invité pour prendre un café et se reposer :

Lmeêna tikli d ubrid sur la route la dure marche
Lwater iw irwid en mon esprit l'agitation
Ulac ula d lqahwa et même pas de café. (Poème 65)

Toutes ces villes citées dans ses vers traduisent une seule et même réflexion du poète ; celle de la perdition et de la déchéance des valeurs telles l'hospitalité et l'accueil si chers au peuple algérien et au peuple kabyle particulièrement.

Le plus illustre et incroyable des déplacements de Si Mohand, demeure celui qu'il poursuivit à pied jusqu'à Tunis. Tunis apparaît aussi comme une ville que le poète connaissait bien. Elle est très citée dans sa poésie. Elle représente pour lui un espace très rude et décevant à cause de l'inhospitalité de ses habitants. Son propre frère, marié à une tunisienne, l'avait très mal accueilli, selon le témoignage de Mammeri. Ainsi, Si Mohand a gardé un souvenir amer de cette ville dont il ne cesse de déclamer l'ingratitude des habitants :

Nnan i Tunes telha on m'avait dit que Tunis belle
Jeôôbe\$ î id tura je viens d'y aller voir
Xaïi bbw'ixeddmen laé is rares sont ceux qui y travaillent pour chasser la faim
Win ikecmen \$er lqahwa [...] ils vont dans les cafés [...]
Êed ur illi di laaqel is tant ils ont tous perdu le sens (poème 63)

Selon toute la poésie que nous avons de lui, Tunis est la ville la plus éloignée qu'il ait atteinte.

Les villes sont évoquées plusieurs fois dans sa poésie : celles des grandes agglomérations tout comme celles des petites agglomérations :

Nom des villes

Lblida
Tunes
Aannaba
Tbessa
Lezzayr
Cercal
Skikda
Collo
Lekhroub
Ain rrxum

Nom de petites agglomérations

Boushel
Djemaa
Tlata
El miser

Les grandes agglomérations, se situent, pour la plupart, à l'est du pays ; nous n'avons pas d'exemples de villes à l'ouest sauf Cherrhell et Alger

qui se situent à l'ouest par rapport à Tizi Ouzou, son chef-lieu. Cette disposition toponymique et géographique qui se trouve à l'Orient symbolise l'opposition à l'Occident. Elle met en valeur le contraste entre l'occupé et l'occupant. En effet, l'Orient constitue dans l'imaginaire kabyle et nord-africain en général, la provenance et la source d'une religion, d'une éthique et d'une morale. L'Orient comme le village constitue un monde à sauvegarder car porteur de valeurs et de sagesse populaires.

En résumé la signification topographique de l'espace urbain est très complexe ; il est un lieu permis et interdit à la fois. Les gens fréquentent les villes à la recherche d'un travail, d'une aventure ou parce que l'état social misérable des villages les incite à se rabattre vers les villes. Ce lieu devient, par contre, répulsif et prohibé dans le sens où il rime avec la taverne, l'apostasie et la perte des racines. Les déplacements du poète s'effectuaient le plus souvent à l'intérieur de cet espace complexe et contradictoire. Si le milieu villageois l'a rejeté, le milieu urbain l'a accueilli et lui a procuré des joies exquises.

Outre cet attachement mohandien aux valeurs du Kabyle, que Mammeri a longuement souligné, *Les isfra* est traversé par des repères topographiques impressionnants. Les villes et lieux visités sont réels, les noms de villes cités dans ses vers, sont des lieux de visite ou des lieux où il a effectivement travaillé.

1.2. L'espace rural

Si le milieu urbain est souvent mentionné dans la poésie mohandienne, le milieu rural "taddart" (village), en revanche, demeure restreint. Si le premier est fortement dénoté, le deuxième demeure tacite, connoté et c'est dans cette optique que l'errance du poète trouve toute sa signification.

En effet, les noms des villages sont très rares dans la poésie mohandienne. Le village était dans la réalité de l'époque du poète, porteur de valeurs euphoriques, positives, symbole d'honneur, de cordialité, d'union et d'entraide, qui impose le respect des règles éthiques de la communauté. Ce lieu est interdit à tout étranger qui n'est pas de la communauté même, à tous ceux qui ont part au dérèglement des sens, à la perte des valeurs engendrées par le contrat avec l'occupant, le Roumi, le chrétien ennemi. Par conséquent, Si Mohand n'est pas souvent admis dans ce lieu et c'est de là que vient toute sa souffrance en tant qu'exilé dans son propre pays. Lui-même le dit bien :

dḥiy-dt ayrib di tmurt iw

Etranger dans mon propre pays

(Poème 99)

Le mot « pays » ne renvoie pas à son sens propre, mais au fait qu'il n'a pas de lieu fixe, et au fait qu'il soit exilé au milieu de son peuple. C'est à raison que l'imaginaire spatial dans la poésie mohandienne ne renvoie pas à un espace fictif. Il ne s'inscrit pas dans une perspective symboliste, il est au contraire l'image d'une époque, la sienne en l'occurrence.

L'errance est une réalité enrichissante mais porteuse d'une douleur : elle a marqué la vie de Si Mohand certes, mais elle a surtout marqué le destin de milliers de Kabyles de la fin du XIX siècle.

L'exil revêt la forme d'un déplacement effectif dans un sens indéterminé. Certes les contrées et villes que Si Mohand a visitées ne lui sont point étrangères, mais son lieu de prédilection, son objet de valeur reste le village, le milieu interdit. Ainsi le village comme lieu structuré, fermé restrictif, rejette Si Mohand. Cette réalité contradictoire constitue l'essence et la cause de sa douleur et de sa souffrance :

Ism iw di taddart mħan-t « mon nom au village a été effacé » (poème 78)

2. Repères culturels de la Kabylie d'antan

En parcourant la poésie de Si Mohand, nous retrouvons plusieurs itinéraires, plusieurs voyages. Des villes visitées, Collo, Annaba, Alger, Tunis. Des villes ou « l'bilage » et des villages « taddart ». Ainsi « taddart » représente les traditions des ancêtres et l'attachement que chaque villageois doit conserver. Lesdites valeurs disparaissent dans le milieu urbain qui symbolise la civilisation, le lieu de l'occupant, de l'Européen comme le présupposent les notions de "taverne", "manger à table" qui sont des marques culturelles appartenant -à l'époque du poète- à la classe occupante.

Sa poésie reprend l'épreuve de l'amitié, la fraternité disparue, des déceptions, l'atmosphère des cafés, des métiers, le manque incessant d'argent et le chômage qui est le lot de tous les Algériens. Il est question de poèmes sur ses amours, des femmes, des traditions transmises, des villages disparus, des personnes dispersées aux quatre coins de l'Algérie. On y trouve l'expression d'une misère collective, une solitude et une errance mais une révolte, une résistance, une insoumission et une éternelle soif de liberté qui traverse ce monument de la littérature kabyle. « Nul comme lui, n'a vécu plus profondément et plus tragiquement l'histoire du peuple algérien. » dira Mammeri de Si Mohand.

L'importance, la place de la poésie mohandienne dans la société berbère ou kabyle n'est plus à démontrer ; c'est en partie ce qui a poussé Mammeri à collecter cette poésie : nous répondons à la question par une autre question ; un peuple peut-il progresser sans racine ? Un arbre peut-il vivre s'il est déraciné ? La Kabylie pourrait elle vivre si elle se reniait ? Mammeri a certainement entrepris la collecte des poèmes pendant des années, il n'est pas impossible qu'il les ait rassemblés pendant la guerre ! Mais nous supposons qu'il lui était très urgent de les transcrire au lendemain de l'indépendance. Car pour lui « nous autres civilisations nous savons que nous sommes mortelles », reprend-il ainsi Paul Valéry.

Outre la beauté du verbe mohandien, sa poésie est le miroir d'une société qui tendait à disparaître. En effet, Younès Adli écrit :

« A travers son voyage et sa poésie, Si Mohand Ou Mhand nous renseigne sur la véritable géographie du mouvement social de l'après 1871. Le tracé qu'il en fit rend compte fidèlement de l'établissement des communautés dispersées à travers le pays comme à l'étranger. Nous lui devons, aujourd'hui, des repères précis de ces redéploiements sociaux subséquents qui auraient perdu de leur signification sans ses poèmes. » (2001 :71).

La poésie mohandienne est donc un legs social, politique, géographique, historique qui rend compte de l'urgence de la sauvegarde afin que par sa disparition, ne survienne la disparition d'une culture et d'une civilisation. « Il était temps de happer les dernières voix avant que la mort ne les happe », dira Mammeri.

Trois ans après *Les Isefra, poèmes de Si Mohand*, paraît son étude sur *La mort absurde des Aztèques* dans laquelle Mammeri déclare que « Les Aztèques eux, ont été effacés de l'histoire en quelques mois ; en quelques semaines ; il en fut d'eux comme s'ils n'avaient jamais été. »

« Vous me faites le chantre de la culture berbère et c'est vrai. Cette culture est la mienne, elle est aussi la vôtre. Elle est une des composantes de la culture algérienne, elle contribue à l'enrichir, à la diversifier, et à ce titre je tiens (comme vous devriez le faire avec moi) non seulement à la maintenir mais à la développer. »

Bibliographie

- Adli Younes, 2001, *Errance et révolte*, Paris, Méditerranée.
Basset Henri, 2001, *Essai sur la littérature des Berbères*, Ibis Presse, Paris.
Boulifa Si Ammar Ben Saïd, 1990, *Recueil de poésies Kabyles*, présentation par Tassadit Yacine, AWAL, Paris.
Feraoun, Mouloud, 1960, *Les poèmes de Si Mohand*, Paris, Editions de Minuit.
Mammeri Mouloud, 1972, *Les Isefra poèmes de Si Mohand –ou- Mhand*, Paris Maspero.
Bonn, Charles (éd.). 1995, *Littératures des immigrations. 2 : Exils croisés.* - Paris : L'Harmattan.
Bounfour, Abdellah, 1999, *Introduction à la littérature berbère*, Awal, Paris.
Khellil Mohand, 1979, *L'exil kabyls*, Paris, L'Harmattan.
Madelain, Jacques, *L'errance et l'itinéraire*, Bibliothèque Arabe.
Zumthor, Paul, 1983, *Introduction à la poésie orale*, Coll. Poétique, Paris, Seuil.